

chris

cander

la mécanique du piano

CHRIS CANDER

LA MÉCANIQUE DU PIANO

À la suite d'une rupture, Clara, une jeune mécanicienne de Californie, cherche à se débarrasser d'un encombrant piano : elle n'a jamais réussi à en jouer mais elle le garde en souvenir de son père qui le lui a légué juste avant de mourir. Lorsqu'elle décide impulsivement de s'en séparer et de le vendre, son acquéreur établit un lien avec le piano qui prend Clara au dépourvu. Elle décide alors de se lancer dans une filature qui la conduira jusque dans la vallée de la Mort, à la découverte d'une femme nommée Katia, et dans la tourmente de l'exil des refuzniks cherchant à fuir l'URSS des années soixante.

Chris Cander signe un roman d'une grande finesse en croisant les destins de deux femmes liées par un même piano. Une véritable ode à la féminité et à la musique.

LA MÉCANIQUE DU PIANO

Chris Cander vit actuellement à Houston, sa ville natale, avec son mari et ses deux enfants. Depuis sept ans, elle participe, en tant qu'écrivaine en résidence, au programme Writers In The School. Elle gère aussi plusieurs librairies indépendantes au sein de sa communauté. Elle est l'auteure de deux autres romans pour adultes, ainsi que de plusieurs articles, scénarios et romans pour la jeunesse. La Mécanique du piano est son premier roman traduit en français.

CHRIS CANDER

LA MÉCANIQUE
DU PIANO

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Florence CABARET

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◇

Titre original:
The Weight of a Piano

© 2019 by Chris Cander
© Christian Bourgois éditeur, 2019,
pour la traduction française
ISBN: 978-2-267-03164-5

À mon adorable Sacha

Au beau milieu des épaisses forêts qui peuplent les hautes montagnes de Roumanie, là où les hivers sont particulièrement froids et longs, poussaient des épicéas dont on faisait des pianos : instruments délicats célèbres pour leur chaude résonance, très appréciés par des compositeurs tels que Schumann ou Liszt. Un seul homme savait comment choisir ces arbres.

Une fois qu'ils avaient perdu leurs feuilles, que la neige recouvrait le sol, Julius Blüthner faisait le voyage en train depuis Leipzig, puis il s'acheminait seul jusque dans la forêt. Du fait de l'altitude et de la rigueur des températures, les arbres ne croissaient que lentement. Bien droits et serrés les uns contre les autres, ils affrontaient les éléments avec un bois gorgé de résine. Blüthner saluait les plus jeunes d'un signe de tête ou effleurait leur écorce au passage. Mais il recherchait des arbres plus anciens, ceux dont il ne pouvait atteindre les branches, dont le diamètre était si imposant qu'il n'aurait pu voir si un ours se tenait derrière le tronc. Il les tapotait de sa canne et, n'écoulant que son instinct, il collait son oreille tout contre

l'épicéa afin d'entendre la musique qu'il recelait. Il la distinguait plus finement que n'importe quel autre facteur de piano, mieux encore qu'Ignaz Bösendorfer, Carl Bernstein ou Henry Steinway. Quand il trouvait ce qu'il cherchait, il laissait une marque, un bout de laine rouge qui formait un vif contraste avec la neige.

Puis, les bûcherons qu'il avait embauchés venaient couper les arbres ainsi retenus. Blüthner assistait à l'abattage et pouvait identifier les meilleurs spécimens rien qu'en les regardant tomber. Seuls les arbres qui possédaient un minimum de sept anneaux de croissance par centimètre quittaient la forêt sur des traîneaux avant d'être envoyés en Allemagne par bateaux. Les plus délicats d'entre eux devenaient ensuite des tables d'harmonie qui faisaient résonner les célèbres pianos de leurs battements de cœur.

Pour éviter que le bois ne se fende, les troncs étaient régulièrement mouillés jusqu'à leur arrivée à la scierie. Là-bas, ils étaient débités en quartiers, ce qui permettait de voir lesquels avaient les teintes les plus pures ; puis on les coupait et on les passait au rabot pour en tirer des planches lisses et régulières. Les copeaux étaient brûlés dans les fourneaux qui servaient à chauffer les bâtiments, ainsi qu'à alimenter les machines à vapeur. Cette phase de découpe permettait de repérer les nœuds et autres imperfections du bois si bien que de nombreuses planches, sélectionnées dans un premier temps, finissaient elles aussi dans les chaudières. On ne conservait que des pièces quasi parfaites : de couleur blanche, légères et souples, laissant tout juste apparaître le tracé régulier et parallèle des cernes du bois utilisé ensuite pour la confection des tables d'harmonie. Ces planches brutes

étaient alors entreposées pendant au moins deux ans, tantôt couvertes, tantôt découvertes, jusqu'à ce qu'elles atteignent un taux d'humidité inférieur à quatorze pour cent.

Une fois prêt, le bois était transporté dans des chariots jusqu'à l'immense usine Blüthner située dans le quartier ouest de Leipzig; là, on le stockait dans des chambres chaudes, sur d'immenses étagères installées juste sous les toits, pendant des mois. Mais cela ne suffisait pas. Pour être certain que la table d'harmonie puisse un jour émettre la sonorité exceptionnelle et inégalée d'un Blüthner, il fallait faire sécher le bois à l'air libre pendant quelques années encore.

C'est donc avec une extrême révérence qu'en 1905, un assistant du *Klavierbaumeister* entreprit la sélection d'un certain nombre de ces planches soigneusement affinées avant de les coller bord à bord pour en faire un plateau unique. Il découpa celui-ci pour obtenir la forme souhaitée, le passa au rabot jusqu'à ce qu'il ait l'épaisseur requise, la souplesse nécessaire pour bien vibrer ainsi que la robustesse qui lui permettrait de résister à la tension de plus de deux cents cordes. Ensuite, le plateau reprenait le chemin de pièces plus chaudes où il continuait à sécher avant qu'on ne puisse fixer, sur son envers, de fines côtes alignées perpendiculairement aux veines du bois. Puis, on humidifiait légèrement la table d'harmonie afin d'incurver délicatement sa partie haute, là où les chevalets des graves et des aigus viendraient reposer, leur pression verticale venant ainsi contraindre le renflement opposé, comme s'ils enserraient un large tonneau. Le *Klavierbaumeister* admirait son ouvrage : les belles nervures parallèles,

l'incurvation parfaite de la tête de la pièce. Cette table d'harmonie constituerait le cœur du soixante-six mille huit cent vingt-cinquième piano fabriqué dans cet atelier.

Le châssis en bois était réalisé par d'autres artisans, en particulier les cinq appuis arrière qui devaient être assez solides pour porter le poids de la table d'harmonie et du cadre métallique. Il fallait ensuite confectionner puis ajuster le sommier du piano. L'emplacement des agrafes sur le plateau principal déterminait la longueur de vibration des cordes, que l'on tendait alors ; on ajoutait les chevilles d'accord, qui étaient plantées et insérées dans le sommier. Puis la tête des marteaux était recouverte d'une bande de feutre appliquée à froid dont l'épaisseur variait en fonction de la note. Le tout était complété par les étouffoirs, l'assemblage des pédales et sourdines, des chevilles et ressorts. Une fois le mécanisme intérieur monté, le coffrage du piano devait être laqué, ce qui requérait un nombre infini de couches de vernis. Les biceps des ouvriers finisseurs saillaient sous les manches retroussées de leurs chemises.

L'étape suivante, maintenant que l'instrument était presque terminé, consistait à accorder le piano, ce qui impliquait l'ajustement précis de chacune des deux cent vingt cordes. Puis on affinait les réglages jusqu'à ce que le mécanisme réagisse parfaitement aux pressions des doigts sur les touches et communique leurs impulsions jusqu'aux marteaux qui venaient frapper les cordes.

Après toutes ces années d'efforts aux mains d'experts attentifs, le piano parvint à l'étape finale de la fabrication, quand il s'agit d'évaluer la tonalité

générale de l'instrument. Le *Meister* retira le drap en lin qui le recouvrait puis passa une main sur le couvercle noir et luisant. En quoi ce piano serait-il différent des autres ? Chacun était particulier et possédait une âme propre, une personnalité bien à lui. De celui-ci émanait une présence à la fois remarquable et modeste, mystérieuse et sincère. Il laissa tomber le drap sur le sol.

« Que vas-tu dire à ce monde ? » demanda-t-il à l'instrument.

Il vérifiait la forme des marteaux les uns après les autres, il écoutait chacune des cordes, retaillant et ventilant les patins de feutre un par un. On aurait dit qu'il était en train de poser un diagnostic, testant les réflexes de la rotule d'un patient à chaque percussion du tendon. Le piano répondait conformément à la moindre sollicitation. *Bonjour, bonjour.*

Fertig, déclara-t-il quand il eut fini son inspection. Il épongea la sueur de son front avec sa manche de chemise, repoussa les mèches blanches qui lui tombaient sur le visage. S'écartant du piano, il examina cette entité nouvelle et tout juste achevée qui bientôt – une fois que quelqu'un en jouerait comme il fallait – serait capable d'exploits extraordinaires. S'il n'était pas possible de prédire ce qu'il lui arriverait durant ses premières années, il savait qu'avec le temps, il s'ouvrirait et se trouverait au cœur d'une histoire singulière. Pour l'instant, c'était un instrument parfait, dont la seule prérogative était d'avoir du potentiel.

Le *Meister* secoua son tablier pour le défroisser, il roula un tonneau qu'il utilisa comme siège, puis il commença à s'échauffer les doigts tout en se demandant quel morceau choisir pour baptiser le piano.

Schubert, son compositeur préféré. Il jouerait le rondo de son avant-dernière sonate en *la* majeur; la mélodie d'ouverture était plaisante, introduisant espoir et joie avant de passer au développement, plus mélancolique, plus agité. Ce serait une manière parfaite d'inaugurer ce Blüthner n° 66825 noir et luisant.

« Écoutez donc! lança-t-il, mais personne ne pouvait l'entendre avec le bruit de l'usine. Ce piano arrive au monde! »

Il posa un doigt sur le *do* dièse, la première note du rondo, tout à son écoute: elle résonna et vint à sa rencontre avec l'innocence et la puissance d'un premier cri d'enfant. La trouvant aussi pure qu'il l'avait espéré, il se mit à jouer le reste de la sonate. Il ferait ses adieux à ce piano avec tout l'optimisme dont il était capable, bien conscient que l'instrument perdrait rapidement son statut de vestale, dès que ses futurs propriétaires poseraient sur lui leurs mains désespérément humaines.

Clara Lundy envoya un coup de pied dans un petit escabeau qui vint heurter le pneu avant d'une vieille Chevrolet Blazer de 1966, puis elle se pencha sur le moteur tout en rejetant ses cheveux châtain rassemblés en queue-de-cheval. Elle dévissa la tête du clapet de décompression en le couvrant d'un chiffon pour empêcher le gaz de s'échapper quand elle appuyait sur la valve. Lorsqu'elle eut fini de purger les tuyaux, elle enfonça le chiffon dans la poche arrière de son pantalon, fouilla dans sa boîte à outils pour y trouver les deux clés de 16 et 19 millimètres ainsi que son kit de déconnexion rapide. Elle sauta prestement dans la fosse signalée par une bande jaune afin de continuer à travailler sous la voiture. Elle commença par retirer le support de fixation, le gainage du clapet et le tuyau en caoutchouc raccordé au réservoir latéral du filtre pour éviter que du gasoil ne lui tombe dans les yeux. C'était un truc qu'elle avait appris au garage de son oncle quelques années plus tôt, elle ne l'avait jamais oublié.

« Hé, Clara ? »

Peter Kappas, l'un des trois fils du propriétaire des lieux, la regardait. Un halo de lumière de fin d'après-midi soulignait le contour de sa silhouette imposante.

«Le gars qui avait un problème de pignon est revenu. Il dit qu'il entend toujours un bruit.

— Le même bruit ou un autre encore?

— Un bruit de claquement. Sûrement un boulon.

— Tu peux t'en occuper? Je n'ai pas terminé avec le filtre.

— J'ai promis que la Corvette serait prête pour cinq heures.»

Clara inséra le nouveau filtre dans le support de fixation.

«D'accord, laisse-moi un quart d'heure. Je vais la mettre sur le pont pour y jeter un œil. Mais si c'est un problème avec les boulons de montage, il faudra que tu refasses l'alignement. Tu auras le temps?

— Pour toi?

— Arrête!»

Il écarta les bras.

«Je plaisante. Bien sûr que je peux le faire.»

Une fois qu'elle eut tout revissé et vérifié les tuyaux, elle remonta pour réamorcer le système. Elle mit le contact sur *On*, attendit que la pompe à injection redémarre puis coupa le contact. Elle répéta la manœuvre à plusieurs reprises et, alors qu'elle était assise au volant, elle se vit un moment dans le rétroviseur et fut surprise de constater qu'elle faisait plus de vingt-six ans, comme si elle avait pris dix années en quelques heures. Malgré le maquillage léger sur ses paupières, elle avait toujours les yeux un peu gonflés après la crise de larmes de la nuit précédente. L'expression de sa bouche était si dure qu'elle voyait de petites rides se creuser autour

de ses lèvres ; elle n'avait pas desserré les dents depuis. Quand elle relâcha la mâchoire, elle eut l'impression que ses joues s'affaissaient et que les coins de sa bouche tombaient. Elle avait une tache de graisse en travers du front – sans doute du fait d'avoir repoussé les cheveux de sa frange qui la gênaient – qui lui rappela cette marque de naissance sur le visage de son père, quand il était encore en vie. Elle se regarda, reconnut les yeux noisette, les cils clairs, les pommettes hautes, et reçut comme un coup à l'estomac face à cette vision inattendue. Une douleur ancienne vint s'ajouter à la nouvelle.

Elle tourna la clé de contact à fond et le moteur de la Blazer démarra aussitôt.

« Clara ! Téléphone pour toi ! » entendit-elle hurler par-dessus le vacarme du garage : clé dynamométrique hydraulique et compresseur à air, tiroirs à outils ouverts et fermés à la volée, cliquetis métalliques incessants, airs de laïko diffusés en boucle par un radiocassette couvert de graisse dans un coin de l'atelier, cris des mécanos qui s'interpellaient en grec et en anglais.

Tout en se dirigeant vers le téléphone accroché au mur, elle essuya la tache sur son front avec un vieux torchon. Teddy, l'un des frères de Peter, l'arrêta d'une main posée sur son avant-bras.

« C'est Ryan, dit-il. Tu auras peut-être envie de te mettre dans le bureau pour lui parler. »

Qui sait ce qu'ils avaient bien pu se raconter à propos d'elle et Ryan. La mère de Peter, Anna, lisait en Clara comme si elle était sa fille, et elle savait transformer une opinion toute personnelle – *je ne crois pas que ce Ryan soit quelqu'un pour toi* – en un sujet de discussion générale. Clara se rendait compte qu'elle-même

fournissait souvent des informations involontaires la concernant, si bien qu'en un rien de temps, toute la famille Kappas fut au courant de ses histoires. Mais cela ne la dérangeait pas, ils étaient la seule famille qu'elle ait eue depuis un bon moment.

Clara acquiesça. Le bureau en question n'était guère plus qu'un meuble adossé au mur de la salle d'attente, coincé entre la fontaine à eau et la machine à café. Ce n'était pas un endroit très intime mais il n'y avait aucun client en vue ; Anna, qui préparait une commande de pièces détachées derrière le comptoir, lui fit un clin d'œil tout en lui précisant avec son fort accent : « Tu as une minute. »

Clara s'assit, s'efforçant de ne pas regarder le voyant dont le clignotement signalait que quelqu'un était en ligne. Elle laissa son regard courir sur les photos des îles Sporades : la villa familiale aux murs blancs, la plage bordée de rochers, l'eau incroyablement bleue.

Quand elle ne put retarder davantage le moment, elle inspira une longue bouffée d'air et saisit le combiné :

« Salut, dit-elle.

— Tu ne décrochais pas ton portable.

— Je suis au travail, là.

— OK, Clara. Écoute, je pars quelques jours pour que tu puisses récupérer tes affaires. Il faut vraiment que tu aies tout emporté d'ici à la fin de la semaine, d'accord ?

— Quoi ? Attends, c'est une blague ? Je croyais qu'on n'avait pas fini de parler de tout ça.

— Clara, tu n'as pas compris ce que je t'ai dit la nuit dernière ? Je suis fatigué d'attendre. Tu n'as tout simplement pas envie des mêmes choses que moi.

— Je n'ai jamais dit ça : je t'ai juste demandé un peu de temps. »

Elle se tourna, face au mur.

« Ryan, s'il te plaît.

— Je sais que tu avais besoin de temps et j'ai essayé de t'en laisser. Mais je ne peux pas continuer à privilégier systématiquement tes besoins. Je suis prêt à ce que l'on avance. J'ai envie d'une famille. J'aimerais que ce soit avec toi mais si ce n'est pas possible... Qu'est-ce qu'il me reste comme choix ?

— Écoute, Ryan, je t'aime, tu le sais. Mais le mariage, c'est une sacrée étape. Pourquoi est-ce qu'on ne peut pas rester ensemble comme avant ? Pourquoi faudrait-il tout précipiter ?

— Mais pourquoi l'idée d'officialiser les choses te fait-elle flipper à ce point ? Je sais bien que tu m'aimes. Pourquoi tu ne dis pas oui tout simplement ? »

Clara soupira. Elle pouvait réorienter cette conversation, réorienter sa vie entière : il suffisait d'un mot. Mais elle n'y arrivait pas.

« Je ne sais pas. Je suis désolée.

— Alors, c'est terminé entre nous. J'ai besoin que tu t'en ailles. J'ai besoin d'avancer.

— Et donc, tu vas vraiment me mettre à la porte. Après ces deux années ensemble, tu me donnes quoi, quatre jours pour rapatrier mes affaires ? Comment veux-tu que je fasse ? Et où est-ce que je suis censée trouver l'argent pour déménager ?

— Tu sais bien que je ne te laisserais pas à la rue. Je t'ai trouvé un appartement dans le quartier d'East Bakersfield. J'ai déjà versé le premier loyer, et celui du dernier mois aussi. Je me suis dit que ça simplifierait les choses.

— C'est fou, Ryan. On n'aurait pas pu en parler d'abord? Franchement, East Bakersfield?»

Il eut un soupir agacé.

«Est-ce que tu te soucies tant que ça de l'endroit où tu habites? On dirait que tout ce qui t'importe, c'est ce foutu garage.»

Elle avait fait une boule avec le cordon du téléphone et la serrait de toutes ses forces, luttant contre l'envie de pleurer qui revenait. Parce qu'elle était en train de le perdre? De perdre sa maison? À cause de son incapacité à se décider?

«Le contrat de location et les clés sont sur la table, dit-il. Quand tu refermeras la porte derrière toi, tu peux glisser la vieille clé dans la boîte à lettres.»

Clara appuya son front contre le mur et poussa un long soupir.

«Donc, c'est fini.

— Voilà, c'est ça.»

Tous deux restèrent sans rien dire et elle se demanda s'il allait prononcer les mots qu'il lui disait toujours quand ils s'étaient embrouillés. *Celle que j'aime, c'est toi. Tu le sais, ça?* Elle n'arrivait pas à parler. Elle ne pouvait pas lâcher l'affaire comme ça. Son corps tendu en avant, elle attendait, elle aspirait à ce qui allait se produire, tout en le redoutant.

«Bonne chance, Clara. J'espère que tu réussiras à trouver ce que tu veux vraiment; je l'espère sincèrement. Je regrette juste que ce ne soit pas moi.»

Puis il raccrocha.

Elle garda le combiné contre son oreille, à écouter les battements de son cœur jusqu'à ce que le bip de la ligne se mette à sonner. Quand elle se retourna, Peter se tenait dans l'embrasure de la porte.

LA MÉCANIQUE DU PIANO

et merci d'avoir été mes premiers fans. À Sasha et Joshua, qui sont les lumières qui illuminent ma vie. Enfin, toute ma gratitude et mon amour infini vont à mon mari, Harris, toujours à mes côtés.

chris
cander
—
la mécanique du piano



Chris Cander

La mécanique du piano

Cette édition électronique du livre
La Mécanique du piano de Chris Cander
a été réalisée le 17 juin 2019
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
ISBN : 9782267031621
ISBN PDF : 9782267031645
Numéro d'édition : 2444